Serge
Bramly

Ragots

roman

Plon

Ragots

DU MÊME AUTEUR

Terre Wakan, essai, Robert Laffont, 1974 (épuisé) ; *Terre sacrée*, Albin Michel 1991.
Macumba, essai, Seghers, 1975 (épuisé) ; Albin Michel, 1981.
L'Itinéraire du fou, roman, Flammarion, 1978 (prix del Duca du premier roman).
Un piège à lumière, roman, Flammarion, 1979.
Man Ray, essai, Belfond, 1980.
Le Livre des dates, essai, en collaboration avec J.-P. Amunategui, Ramsay, 1981.
La Danse du loup, roman, Belfond, 1982 (Prix des libraires 1983) ; Livre de Poche n° 5950.
Un poisson muet, surgi de la mer, roman, Flammarion, 1985.
Léonard de Vinci, essai, Jean-Claude Lattès, 1988 (prix Vasari de la biographie 1989) ; édition corrigée, 1995 ; Livre de Poche n° 6741.
Le Manuscrit sur le vol des oiseaux, de Léonard de Vinci, avant-propos d'A. Chastel et d'A. Marinoni, préface et traduction de S. Bramly, Les Incunables, Paris, 1989.
Le Cheval de Léonard, essai, Adam Biro, 1990.
Le Dit de Murano, essai, photos de K. Tahara, Maeght, 1990.
Edward S. Curtis, essai, Photopoche, 1990.
Madame Satan, roman, Grasset, 1992 ; Livre de Poche n° 13555.
Chambre close, fiction, photos de B. Rheims, Maeght, 1992.
Walter Carone photographe, essai, Jean-Claude Lattès, 1992.
La Terreur dans le boudoir, roman, Grasset, 1994 ; Livre de Poche n° 13898.
Mona Lisa, essai, Assouline, 1995.
Amateur, essai, Gina Kehayoff Verlag, 1996.
Le Réseau Melchior, roman, Jean-Claude Lattès, 1996 ; Livre de Poche n° 14430.
I.N.R.I., en collaboration avec B. Rheims, Albin Michel, 1998.
Fleurs de peau, essai, en collaboration avec G. Levy, Gina Kehayoff Verlag, 1999.
Derrière les murs, essai, en collaboration avec G. Levy, Gina Kehayoff Verlag, 2001.

0260782294 823

SERGE BRAMLY

RAGOTS

Pour servir à l'histoire de Bussy-Rabutin,
de sa fille de Coligny,
et du chevalier de La Rivière



Plon

D4 2001
tdg 66919

DL- 23.01.2001 03229

© Plon, 2000
ISBN : 2-259-18627-0

BnF L&A

« Bussy-Rabutin (Roger, comte de), né dans le Nivernois en 1618. Il écrivit avec pureté. On connaît ses malheurs et ses ouvrages. Ses *Amours des Gaules* passent pour un ouvrage médiocre, dans lequel il n'imita Pétrone que de fort loin. La manie des Français a été longtemps de croire que toute l'Europe devait s'occuper de leurs intrigues galantes. Vingt courtisans ont écrit l'histoire de leurs amours, à peine lue des femmes de chambre de leurs maîtresses. Mort à Autun en 1693. »

VOLTAIRE
Le Siècle de Louis XIV.

1676

1

1676. Progrès de la campagne de Flandre : le 17 mars, le roi a pris Bouchain.

De petites choses. Une chute, une blessure. Non loin de Condé-sur-l'Escaut, pendant le siège de la ville, le marquis de Coligny, aide de camp du maréchal de Schomberg, est tombé dans un fossé ; un pont vermoulu a croulé sous lui.

Gilbert de Coligny examine ses plaies, les juge superficielles. C'est sa première campagne.

Il s'est dégagé tout seul d'entre les planches. Une botte déchirée à deux endroits, un gros trou à la culotte, la fesse très râpée. Il voit le rouge de son sang, mais la surprise lui a causé une telle frayeur qu'il ne s'en soucie guère ; il se félicite plutôt de s'en tirer à bon compte. Des écorchures. La jambe droite fonctionne. Il plie la gauche ; là non plus, rien de cassé. On veut l'aider. Il repousse le bras qu'on lui tend et boitille jusqu'à un arbre.

— C'est idiot, dit-il aux soldats qui l'entourent, résumant ainsi le sentiment général.

Il y en a un qui ricane. Comment en est-on arrivé là ?

Gilbert de Coligny effectuait une reconnaissance avec six hommes. Ils longent un cours d'eau, cherchent un gué, trouvent ce pont. C'est le matin, la vallée baigne dans la brume. Une forêt commence sur l'autre rive, dont on ne sait ce qu'elle cache. Coligny descend de cheval, poste les gardes à l'abri, en position de tir, et s'avance crânement. Il regarde droit devant lui, s'inquiétant de l'éventuelle pré-

sence de l'ennemi, et de faire bonne impression, non de la solidité de la passerelle tendue par-dessus une eau très véhémente. Quand le plancher craque, se dérobe sous son poids, et qu'il se sent aspiré par le vide, il croit qu'une salve de mousquets lui a fauché les jambes.

— C'est idiot, répète-t-il.

Il s'est extirpé du trou en jouant des coudes. Il a le pied trempé, il est blême, défait, couvert de débris grisâtres du talon jusqu'à la taille. Son chapeau tient de guingois. Il s'efforce cependant de prendre la chose à la légère :

— Je crains, messieurs, qu'il ne nous faille pousser plus loin.

Et l'on se remet en selle. La douleur ne l'emporte pas encore sur l'humiliation.

Combien de fois sa mémoire lui repassera-t-elle cette scène ? L'imagination n'y peut rien. La voilà jouée.

Le soir, de retour au camp, le chirurgien du maréchal de Schomberg prie Coligny de baisser culotte et de s'étendre à plat ventre sur le lit. Des échardes restent fichées dans la chair. Il y en a même deux ou trois assez profondément enfoncées, qu'il faut déloger à la lancette.

Coligny serre les dents. Ce n'est pas un personnage ridicule. Trente-cinq ans, de la prestance, un nom, de vastes terres, quinze mille livres de rentes. Son beau-père lui-même, le comte de Bussy, dont on connaît la plume, n'en parle pas en mal : « Il a de l'esprit, il est sage et me paraît vigoureux. »

Le chirurgien se fait conter la mésaventure. Avec son visage carré, ses sourcils épais et joints, son air rustaud et froid, ce gros homme présente quelques ressemblances avec le ministre Colbert. On le dit très savant : il aurait anatomisé plus de cent cadavres à la Salpêtrière. Il a réclamé un flacon d'eau-de-vie et deux verres, qu'il remplit régulièrement.

Ce qui l'ennuie, dit-il, c'est le frottement, c'est la macération. Sous le manteau qui les a dissimulées tout le jour, dans les balancements du cheval, à racler contre l'étoffe et

le cuir, certaines plaies se sont envenimées. Les déchirures de la culotte se sont collées au sang caillé, y laissant des bouts de fils.

Le logement qu'on a attribué au marquis de Coligny se compose de deux pièces humides en rez-de-chaussée. Le chirurgien demande qu'on y fasse gros feu, car la chaleur assèche les humeurs. Tandis que le domestique va s'approvisionner en bûches, il extrait d'une mallette des fioles, des boîtes et un petit mortier pour préparer les onguents. Il fait une pâte diluée d'huile de lin, applique son cataplasme à deux doigts et, après avoir découpé un vieux drap en lanières de la largeur de la paume, bande tout ce qui doit être bandé.

Le marquis se laisse faire sans broncher ; il attend le verdict. Celui-ci consiste d'abord dans un haussement d'épaules. *Nego consequentium.* Qu'entend-on par là ? Rien de bien grave. — Mais... Pressé d'en dire davantage, le chirurgien laisse son *mais* en suspens, pour poursuivre sur le ton badin :

— Cette partie de votre habit me paraît condamnée. Voilà ce que c'est que de porter des bottes pour le bal. Le cordonnier de la troupe vous en fera de solides, qui vous protègeront mieux.

Il force son patient au repos et promet de lui envoyer avant le soir une potion somnifère.

Le 25 mars, la fièvre a pris le marquis.

Le chirurgien, de son côté, a perdu de sa bonhomie. Il a eu fort à faire : un bataillon du régiment d'Artois, secondé par une cinquantaine de grenadiers, a tenté l'assaut de La Sourdine, un fortin qui se dresse sur l'Escaut. C'est un ouvrage à couronne, palissé et fraisé, que défendent deux demi-lunes. Mauvaise évaluation des forces qui s'y retranchaient, manque de concertation dans l'attaque, on ne sait. La place n'aurait pas été prise sans le concours de deux compagnies de mousquetaires accourues en renfort. On lui a amené des blessés par charretées ; parmi ces malheureux, plusieurs grands noms.

— Vos coupures, dit-il au marquis, vous ont évité le pis.

Coligny ne l'entend pas de cette oreille. Il se lève à demi, en fureur.

— Allons, allons... Je ne pensais pas à mal. Laissez-moi défaire vos pansements. Il faudra que j'enseigne à votre laquais comment vous bander, pour le cas où je serais à nouveau occupé ailleurs.

Les chairs ont un peu enflé et bleui par endroits, mais la cicatrisation s'annonce bien.

Le lendemain la fièvre a augmenté. Coligny montre une prunelle dilatée et brillante. Le chirurgien hume sa sueur, son haleine, examine ses selles, lui prescrit certaines herbes qu'il faut cuire en décoction ; puis le saigne, le met à la diète.

Deux jours plus tard, il lui tire encore un plein bol de sang. Ce régime réussit au marquis. Si la jambe gauche, la plus atteinte, l'élance et le démange, la fièvre du moins a baissé. Du coup, il s'ennuie. Il reçoit pourtant des visites. Celle du maréchal de Schomberg, venu prendre des nouvelles de son aide de camp ; celle de son beau-frère, Amé-Nicolas, qui sert sous les ordres du marquis de Renel, lequel a repris la charge de mestre de camp général de la cavalerie, que possédait naguère le comte de Bussy.

Amé-Nicolas est un demi-frère de sa femme. Ils se connaissent à peine, et de fraîche date ; le mariage de Coligny, plusieurs fois retardé, a été célébré en novembre.

Bien qu'il soit d'environ quinze ans son cadet, et qu'il effectue également sa première campagne, le jeune homme semble au marquis beaucoup plus instruit du métier de soldat qu'il ne l'est lui-même. Il sait quantité de détails sur la manœuvre. Quand il raconte les développements du siège — on a commencé d'investir les dehors de la ville —, il s'exprime en stratège accompli. Coligny lui en fait compliment.

Des silences entrecoupent toujours cette sorte de visite. Amé-Nicolas se balance sur sa chaise. Gilbert de Coligny gratte sa jambe sous la couverture. Profitant de l'un de ces intervalles :

— Je serai debout sous peu, dit-il. N'écrivez rien dans vos lettres, s'il vous plaît, qui puisse alarmer nos familles.

Il songe autant à son épouse, grosse de cinq ou six mois, qu'à ses parents, à qui le lient des liens très tendres. On se quitte sur cette recommandation.

Le domestique tisonne les bûches, en rajoute de nouvelles. Il fait maintenant très chaud dans la chambre.

Ce domestique est un vieux Bourguignon attentif et ridé que le marquis tient de son père. Il cuisine des bouillons revigorants. Héritier unique, très choyé des siens, Coligny s'est peu éloigné jusque-là du cercle familial : un voyage à Paris, quelques séjours en Auvergne ; les bouillons, qui font passer le pain de munition, l'aident aussi au moral : ils le rapprochent de chez lui en pensée.

Les journées s'étirent en longueur. Le matin, le domestique rase son maître, applique l'onguent que le chirurgien a préparé d'avance, puis remet en place le bandage, lequel, maculé de sang, gras de la pommade, est devenu fort sale. La fesse semble pratiquement guérie. La croûte noire qui s'y est formée ne demande qu'à tomber pour découvrir une peau neuve et saine. Plus bas, là où elle a été tailladée en profondeur, la jambe n'a pas trop mauvaise allure. Au repos, elle ne se fait presque pas sentir ; mais quand Coligny, lassé de rester étendu sur le flanc ou bien désireux de se soulager, fait quelques pas hors du lit, elle se rappelle violemment à lui : il a l'impression qu'une pince lui tord les nerfs. Et puis il y a cette fièvre qui ne tombe jamais tout à fait ; la tête lui tourne, des suées le glacent, une grande fatigue lui alourdit les paupières dès que son esprit vagabonde.

La lecture n'a jamais procuré grand plaisir au marquis. Les deux romans que le maréchal de Schomberg lui a fait porter, tout frais arrivés de Paris, lui sont tombés des mains. Il aime la chasse, la sonnerie des trompes dans le vent, les soupers qui s'ensuivent. Son souhait le plus cher serait que des camarades viennent tenir le jeu chez lui : le bruit des dés roulant sur le plateau, des cartes que l'on bat, lui serait, pense-t-il, la meilleure des médecines.

Parfois, il s'interroge sur les raisons qui l'ont conduit dans ces provinces du Nord. Pour y trouver quoi ? Au lieu de la gloire escomptée, une chambre grise dont il apprend par cœur les taches et les fissures. Il ne s'est jamais senti d'inclination pour les rigueurs de la vie de soldat.

Un après-midi qu'il est plus d'aplomb que d'ordinaire, Coligny se souvient du conseil du chirurgien et fait appeler le cordonnier du régiment. Celui-ci prend les mesures sur le pied valide. On choisit le cuir : deux heures de tuées.

Parfois, après la saignée, le marquis songe à son épouse, dont il répète le nom dans sa tête — Louise, Louise —, afin de mieux se remémorer sa physionomie. Fiancé l'été dernier, il s'est marié au début de l'hiver et s'est enrôlé avant le printemps. Il se mettait en route quand la jeune femme lui a annoncé qu'elle portait le fruit de ses œuvres.

Maintenant il se distrait à compter les chevaux qui passent devant ses fenêtres, à deviner la provenance d'un roulement d'un tambour, à suivre le tonnerre lointain des canons : comment distinguer les nôtres de ceux du prince d'Orange ? Un instant, il croit tenir une différence ; illusion.

La ville, l'informe son domestique, ne devrait pas tarder à se rendre. « Puisque je suis à l'armée, se dit Coligny, autant y faire bonne figure. » Son épée pend à un clou. Il n'a plus d'autre idée. Il s'habille, enfile ses nouvelles bottes, péniblement. Elles le serrent ; épaisses, encore raides, elles le tiennent en même temps comme une éclisse.

L'air du dehors l'étourdit. Il lui faut un escabeau pour se hisser en selle. Son esprit flotte dans une espèce de brouillard ; il ne reconnaît rien de l'endroit, et l'on doit pratiquement le conduire par la bride jusqu'au maréchal de Schomberg.

Le 24, sans s'être jamais porté au combat, des vapeurs le prennent, il s'évanouit, on le ramène au logis sur une litière.

Le chirurgien découvre une jambe très gonflée. Il la saigne au-dessus de la cheville. Comme il a bu, parce qu'il a opéré tout le jour — et la veille aussi —, sa main tremble,

la lame fait une entaille en dents-de-scie. Le sang qui gicle présente une vilaine couleur, il s'accompagne d'un grand épanchement nauséabond ; sous la peau, le muscle forme une sorte de bouillie ; l'odeur ne trompe pas, la putréfaction y est. Cela coule sur le drap, jusque sur le sol. Aidé du domestique du marquis, le chirurgien cautérise jusqu'à l'os, tant bien que mal.

Progrès de la campagne de Flandre :

L'armée avance bien. Le roi en personne s'est mis à sa tête. Cinq maréchaux de France — Humières, Schomberg, La Feuillade, Luxembourg, Lorges — commandent chacun leur jour, tandis que Vauban dirige les opérations. Condé-sur-l'Escaut tombe le 26 avril. On occupe toute la place et, pour mieux la tenir, on répare aussitôt les fortifications endommagées.

Amé-Nicolas fait encore une visite au marquis. Il se présente dans un moment de lucidité paisible, si bien que les beaux-frères ont ensemble une conversation aisée, courtoise — on ne parle pas seulement de la valeur des mousquetaires gris —, d'où les projets d'avenir ne sont pas exclus. Louise se porte bien, dit Amé-Nicolas ; quant au comte de Bussy, son père, une faveur spéciale l'autorise à sortir d'exil pour aller à Paris s'occuper de ses affaires durant deux mois — n'est-ce pas merveilleux ? Lui-même est tout enivré de l'entrée triomphale dans la ville.

Ces moments-là sont rares. Coligny subit régulièrement l'emprise d'une fièvre qui peut croître jusqu'au délire. Ce n'est pas toujours désagréable ; il y a des nausées proches du bien-être, certains malaises touchent à la volupté. Il lui arrive de ronronner ; il se croit dans les bras d'une femme qui serait la sienne, l'ardeur en plus. Louise lui donne alors davantage qu'elle ne lui a refusé durant leur brève cohabitation — un amour qui s'exprimerait par beaucoup de ces caresses que vendent les filles ; et il ne se contente pas de sentir un corps de femme rouler et s'agiter sous lui, il en aperçoit également les parties les plus intimes, en pleine lumière, comme s'il les explorait à la loupe.

Le plus souvent cependant, la douleur le fait claquer des dents, et crier. La nuit, ces cris deviennent effrayants ; ils incommodent les voisins, lesquels commencent à se plaindre. Le domestique ne sait plus comment soulager son maître. Des bulles putrides, issues des profondeurs de la chair décomposée, crépitent sous la peau qu'elles finissent par crever. On en est à faire réciter des neuvaines dans les chapelles des environs.

Après la prise de Condé, la campagne se poursuit, l'armée marche sur Aire-sur-la-Lys, si bien qu'on s'intéresse de moins en moins au sort du marquis. On l'oublie d'autant mieux que Coligny, tout compte fait, n'a pas eu le temps de nouer beaucoup de liens, n'ayant guère paru sur le théâtre des opérations.

Avec les semaines qui passent, la douleur augmente, compliquée d'étouffements. Il faudrait amputer la jambe malade, mais le chirurgien du maréchal a cessé d'un coup ses visites. On le croit retenu par d'autres blessés, on l'envoie chercher : il garde le lit, il aurait contracté la fièvre de son patient. La main droite enflée, deux doigts nécrosés, l'œil vague, la sueur au front, des ganglions à l'aine. D'ailleurs il a réclamé un prêtre. Il faudrait trouver un autre praticien ; mais c'est au tour du domestique du marquis, pour s'être barbouillé de pus, à se dévouer de trop près, de souffrir du même mal : tuméfaction prononcée, coloration vineuse, abolition des fonctions, fièvre intermittente, alternance de souffrance et d'insensibilité... On n'en réchappe pas. Le pont rompu aura fait au total trois victimes.

Lettre d'Amé-Nicolas au comte de Bussy, son père, de Condé-sur-l'Escaut, en date du 7 juillet 1676 :

« On ne vous a pas mandé, monsieur, la maladie de M. de Coligny, de peur d'alarmer ma sœur, et l'on ne croyait pas qu'elle fût dangereuse. Cependant il vient de mourir par la gangrène qu'il avait au pied, et qui a couru par tout le corps ; cela marque une étrange corruption du sang. Nous l'allons faire enterrer dans le chœur de la

grande église, avec une tombe sur laquelle son nom sera écrit. »

Mme de Sévigné écrira de son côté à Mme de Grignan, sa fille :

« Ma nièce de Bussy, c'est-à-dire de Coligny, est veuve ; son mari est mort à l'armée de M. de Schomberg, d'une horrible fièvre. La maréchale de Schomberg veut que je la mène après-dîner chez cette affligée qui ne l'est point du tout ; elle dit qu'elle ne le connaissait point et qu'elle avait toujours souhaité d'être veuve. Il lui laisse tout son bien, de sorte que cette femme aura quinze ou seize mille livres de rente. Elle est grosse de neuf mois. »

2

— Et voilà que la douceur de notre Bon Dieu lui a donné un trépas si chrétien, si glorieux que nous avons tout sujet de croire qu'il a commencé une vie d'honneurs et de félicité interminables.

Le comte de Dalet prenait les eaux en Auvergne quand on lui a appris la mort de son fils, Gilbert de Coligny. Il semble qu'il en ait été le dernier informé ; trois ou quatre lettres de condoléances lui sont parvenues en même temps que l'affreuse nouvelle. Il est rentré sur ses terres aussi vite que le permet le grand âge. A la sortie de la messe qu'il a fait célébrer dès son arrivée, où il n'a épargné ni l'encens ni les cierges, on l'a vu essuyer des larmes. C'était pitié que le spectacle de ce vieillard maigre, à la moustache blanche, égaré et trébuchant.

La rumeur court aujourd'hui que sa bru lui a donné une nouvelle descendance. L'enfant et la mère se porteraient bien. Cela ne diminue pas son chagrin que rien, paraît-il, ne saurait émousser. Il n'a pas reçu M. de P., venu lui témoigner sa sympathie, ni M. de Ch., ni personne ; les visiteurs se heurtent chez lui à une porte close.

Seul l'abbé Durieux a permission de le voir. Il vient le consoler chaque jour ; mais lorsqu'il lui a fait remarquer, au sujet de la naissance de ce petit-fils baptisé Roger-Marie, comment Dieu, dans sa clémence, lui avait rendu d'une main ce qu'il avait pris de l'autre, le comte de Dalet lui a rétorqué qu'il se fût volontiers dispensé de ce jeu de passe-passe, car il se trouvait lésé dans l'échange, ayant troqué un

adulte qu'il aimait contre un nourrisson qu'il ne verrait sans doute pas grandir. La comptabilité céleste lui a inspiré des mots regrettables. L'abbé l'a arrêté, avant qu'il ne s'embourbât dans le blasphème, et l'a exhorté à la prière.

Contrition, pénitence, repentir.

Le comte ne dort plus. Il marche les cents pas dans son oratoire, se signant chaque fois que sa déambulation le ramène devant le crucifix. Ce qui le frappe lui paraît trop injuste ; il lui faut un coupable à punir. Son épouse, plus fine qu'il ne semblait, lui en a trouvé un tout indiqué en la personne de M. de Bussy. On lui aurait répété que celui-ci se vantait de dicter ses quatre volontés au marquis de Coligny. Ce qu'il appréciait le plus en lui, aurait-il dit, *c'est le grand désir qu'il a de suivre mes conseils*. Le mot fait d'autant mieux son chemin que les langues se délient. Selon M. de Ch., qui lui était très lié, l'idée de faire carrière à l'armée n'aurait jamais effleuré Gilbert de Coligny si le comte de Bussy, héros déçu, ne lui en avait fait une quasi-obligation : un emploi à la guerre, afin d'obtenir une position à la cour, c'est le moins, disait-il, qu'on est en droit d'attendre de son gendre. Il lui aurait fait miroiter une lieutenance du roi en Bourgogne, lui aurait tenu quantité de discours sur la grandeur de sa maison ; voilà comment on envoie un jeune homme à la mort.

Quand son épouse lui a rapporté toutes ces choses, ce pauvre Dalet s'est rappelé d'autres propos, lesquels lui étaient sortis de l'esprit, qui allaient aussi dans ce sens, de sorte qu'il est très bien entré dans le raisonnement. S'il s'est réconcilié avec Dieu, il émaille maintenant ses prières d'invectives et de menaces contre *l'assassin*.

Tout se sait. Les nouvelles vont vite, surtout en cette saison. Mme de Coligny, dit-on, n'est pas une veuve à l'antique ; elle aurait décidé de survivre à son mari. Sitôt délivrée du fardeau de sa grossesse, son fils en nourrice, elle s'emploie à se distraire, avec son père, à Paris. On l'y a vue à la promenade, et chez Mme de G., et au spectacle.

M. de C.-R., qui nous en revient tout juste, l'a raconté à M. de Ch., lequel s'est exclamé, connaissant comme tout le monde l'extravagante affection que Bussy porte à sa fille : « Ils sont donc inséparables ! » A quoi M. de C.-R. a répondu : « Ces deux-là font bien la paire ! »

Les parents de feu Coligny battent froid tout le clan Bussy-Rabutin, et jusqu'à cette bonne Mme de Rouville, leur amie, qui avait arrangé le mariage.

On ne parlerait que de ça, de cette souffrance et de cette inconvenance, si d'autres nouvelles n'étaient parvenues entre-temps de la capitale : l'affaire de la Brinvilliers éclipse désormais tout le reste.

Accusée d'avoir assassiné son père et ses frères, la marquise de Brinvilliers a été arrêtée à Liège, en mars, et écrouée à la Conciergerie, en avril. Une cassette, découverte dans ses bagages, contenait un mémoire de sa main, où elle avouait qu'elle avait cessé d'être fille à sept ans, qu'elle ne s'était guère écartée de cette voie, qu'elle avait empoisonné aussi son fils et elle-même, mais afin d'essayer un contrepoison. Voilà qu'aujourd'hui elle se dédie ; elle aurait eu la fièvre chaude quand elle a écrit sa confession, laquelle serait une extravagance qu'on ne saurait lire sérieusement. Là-dessus elle a demandé à jouer au piquet, car le temps lui pesait. Les archers de la garde l'ont retrouvée le lendemain, baignant dans son sang : c'est sa troisième tentative de suicide depuis son arrestation, cette fois à l'aide d'un bâton qu'elle s'est fichée... — devinez où, écrit dans sa lettre M. de Coulanges, « ce n'est point dans l'œil, ce n'est point dans la bouche, ce n'est point dans l'oreille, ce n'est point dans le nez, ce n'est point à la turque. » — Devinez...

Ce bâton fait beaucoup, ici, pour la gloire de la marquise de Brinvilliers, heureusement secourue. On s'arrache à présent chaque lambeau d'information qui la concerne. Elle avait une liaison avec un capitaine de Sainte-Croix et, pour pouvoir l'épouser, versait régulièrement du poison dans la nourriture de son mari ; celui-ci en serait mort si l'amant, effrayé des conséquences, ne l'abreuvait par ailleurs d'un

philtre antidote ; n'est-il pas touchant de voir aujourd'hui cet époux, empoisonné et désempoisonné tour à tour durant un ou deux ans, solliciter pour sa tendre femme ?

On se répète des mots et des chansons sur le bâton dont la galante a failli se tuer. Elle ne pouvait en mourir, a dit M. de Caumartin, car de ce côté-là elle était mithridatisée.

Tout n'est point de cette veine. Pour se défendre, la Brinvilliers accuse à présent plusieurs grandes dames de l'avoir imitée en faisant périr de sa *poudre de succession* Henriette d'Angleterre, pas moins. Elle promet de ne point mourir sans que d'autres ne meurent avec elle. La cour en est si secouée qu'elle néglige les affaires de la guerre ; on en oublie presque que l'armée du prince d'Orange assiège Maëstricht. Il faut dire que le nombre des crimes commis par la belle enragée augmente chaque semaine. On parle de tourtes de pigeonneaux accommodées à sa façon, auxquelles auraient succombé des convives qui n'avaient d'autre tort que de participer à ses charmants repas. L'un d'eux agonise depuis de longs mois. Quand elle en a été informée, la Brinvilliers a dit, en se retournant, qu'il avait la vie bien dure.

Enfin le procès s'achève, on la juge, on lui lit son arrêt, elle fait sa confession, subit bravement la question ordinaire, n'omet rien : l'arsenic, le vitriol, le venin de crapaud, son père empoisonné dix fois de suite parce qu'elle n'en pouvait venir à bout, ses deux frères, sa sœur qu'elle a ratée, d'autres personnes encore, tout cela par cupidité ou vengeance.

D'où tenait-elle ses drogues ? De chez Christophe Glazer, l'apothicaire du faubourg Saint-Germain.

Vers le milieu de l'après-midi du 16 juillet, un tombereau la conduit devant la grande porte de Notre-Dame. Elle en descend, nue sous la chemise, et les pieds nus, coiffée d'une cornette, toute blanche, la corde au cou. Là, sur le parvis, à genoux, tenant entre ses mains une torche ardente de deux livres en signe de repentir, elle répète ses aveux et demande pardon à Dieu, au roi, à la justice ; puis le tombereau la mène en place de Grève, accompagnée de son

confesseur et du bourreau ; et elle est à demi recroquevillée dans le fond, sur la paille.

Paris n'a jamais vu, dit-on, pareille presse. Beaucoup sont accourus dès l'aube pour assister commodément au supplice. Pas une fenêtre où l'on ne se hausse du col. La foule s'étage jusque sur les toits, comme pour un couronnement, attentive et émue.

La Brinvilliers monte sans aide sur l'échafaud. On lui coupe les cheveux, on la prépare ; elle se laisse toiletter sans un murmure ; et elle affiche une âme si sereine lorsqu'on la couche sur le billot que c'est le peuple qui gémit lorsque la jolie tête tombe.

Alors, quand le corps est brûlé et les cendres dispersées au vent, la rumeur commence de courir qu'elle a fait preuve de tant de courage, de tant de piété, de tant de modestie, de tant de résignation qu'elle devait être entrée en état de sainteté. Les plus superstitieux viennent le lendemain fouiller le bûcher pour y chercher ses os. Il y a à parier qu'il s'en vendra bientôt des morceaux jusque dans nos campagnes.

Le vent se levait au moment où le feu a pris, de sorte que la marquise de Sévigné, qui profitait du spectacle depuis une fenêtre des maisons du pont Notre-Dame, a pu dire de la malheureuse :

— Nous la respirerons, et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante dont nous serons tous très étonnés.

Son cousin, le comte de Bussy, n'y était pas. Il n'aurait pas le goût de cette sorte de divertissement. Cela ne l'a pas empêché de faire des épigrammes sur l'empoisonneuse, qu'on se répète un peu partout. La Brinvilliers s'en est-elle allée au paradis ? Cette question agite les salons. Bussy aurait beaucoup glosé sur la fascination de notre siècle pour les figures de la mort et les conversions ultimes.

S'il n'a pas le droit de se montrer à la cour — après le long exil qui l'en a tenu éloigné, il est seulement *toléré* à Paris —, Bussy ne manque pas d'amis de qualité, le duc de Saint-Aignan d'abord, lequel lui a prêté un carrosse

presque tout neuf, avec de fort belles glaces en place des portières de cuir, et le père Rapin, Mme de Montmorency, le président de Thou, sans oublier ses collègues de l'Académie, chez qui il apparaît régulièrement, toujours flanqué de sa fille. Il serait plus gai, plus content, plus plaisant que jamais. Fin, toujours nouveau, plein d'anecdotes, il raconte mieux qu'homme du monde, du ton de la vieille cour, et quelle cour ! Personne ne parle comme lui, dit-on, et vous savez ce que bien parler vaut à Paris.

L'âge semble l'avoir épargné. A cinquante-huit ans, l'œil vif, le teint frais, la jambe solide comme au temps où il gagnait ses lauriers au champ d'honneur, il continue d'en imposer, à tous ceux du moins que sa langue n'a pas blessés et dont il ne s'est pas fait des ennemis ; ceux-là aussi sont nombreux.

3

Tandis que les derniers visiteurs prennent congé, le comte de Dalet se sent soudain tant d'obligations, devant la compassion, les civilités, les bons offices prodigués, que les mots se bousculent dans sa gorge : aucun des remerciements qu'il adresse ne lui paraît suffire.

Plein de confusion, il dit encore à M. de Ch. qu'il raccompagne, lui faisant mille promesses de reconnaissance :

— Vous ne voudriez pas que je passasse pour un ingrat...

Puis, baissant les yeux, il s'embrouille dans une phrase qui l'étrangle, et ne peut poursuivre.

Depuis qu'il a rouvert sa porte, c'est chez lui un défilé continu, qui ne laisse pas de l'attendrir, quoique beaucoup ne viennent que dans la curiosité de son chagrin.

Ses prières incessantes :

— J'espère, mon Dieu, que vous lui avez fait miséricorde, et que votre bonté aura suppléé à ses faiblesses...

Les collines déploient leurs losanges de prairies et de champs aux teintes variées.

Tandis que de longues ombres s'étirent dans la vallée silencieuse, la beauté finissante du jour suscite dans le cœur du vieil homme un grand sentiment de vide. Une boule oppresse sa poitrine, qui le prive même de la faculté de se souvenir. De toutes les heures de la journée, celle-ci est la plus pénible. Chaque coucher du soleil lui semble un purgatoire.

Le comte de Dalet continue de pleurer son fils comme s'il n'y avait que cela au monde. Survivre à ses enfants, dit-il, n'est-ce pas faire injure à l'ordre naturel ?

Assis sur un banc, il aperçoit la silhouette d'un jardinier, qui pousse une brouette. Entre ses pieds, une coccinelle escalade un brin d'herbe. Là-haut, un nuage solitaire... Quoiqu'il eût fait résolution de se soumettre aux volonté de Dieu et de tout accepter de Ses mains sans soupir, il succombe dans ces moments-là sous le fardeau ; une peur indistincte le gagne, l'étreint, le glace, qui le fait se réfugier en toute hâte dans l'obscurité de sa chambre.

Lorsque son épouse l'entoure de ses soins :

— Et Bussy ? demande-t-il.

Depuis la mort de son fils de Coligny, nous dit M. de Ch. ce pauvre Dalet est bien diminué.

4

M. le comte de Bussy dîne avec son épouse mais soupe au-dehors avec sa fille.

La comtesse a encore grossi. Épanouie, vermeille, dodue par nature, et d'une nature qui ne se sent plus de bride depuis dix ans que les époux vivent chacun de leur côté. Tout ce volume déborde de robes chamarrées qu'il faut retailler d'une saison sur l'autre.

— Ma femme, dit Bussy, ne mourra point étique.

Là-dessus, la plus honnête, la meilleure compagne possible. Dévouée, discrète, économe, tenace, sagace, d'une patience de nonne. Tandis que le comte subit son exil en Bourgogne, elle se complaît à Paris dans la gestion de leurs affaires — des affaires du couple, de celles de leurs quatre enfants, de celles même des trois filles qu'a eues Bussy d'un premier lit. Elle calcule plus juste qu'un épicier et connaît les chicanes de la loi mieux que les juges dont elle fait régulièrement le siège, car elle a l'âme fort procédurière. Quand elle n'arpente pas les couloirs du tribunal, elle plaide la cause des siens à la cour, poussant la carrière de l'un, quémandant une charge pour l'autre, faisant intercéder sa parentèle pour tous, se réclamant ici du prince d'Orléans, frère du défunt roi (vous n'ignorez pas que le père de Mme de Bussy était chevalier d'honneur de la princesse), là de la Grande Mademoiselle et de toutes les duchesses, Lorraine ou Vendôme, dont elle s'est assurée la protection.

Pour ceux qui ne la connaissent pas, c'est merveille que de voir se démener cette masse blonde, plus large que

haute. Ceux dont elle a croisé le chemin se méfient en revanche de l'énorme Mme de Bussy ; elle ne lâche jamais prise, les tracasseries administratives lui sont pain béni ; on l'a vue, souriante et affable, solliciter durant six années pour gagner un procès que les avocats estimaient perdu d'avance.

En présence de son époux, toujours réservée.

Bussy lui parle politique, poésie, religion. Elle l'approuve en tout, sans jamais le relancer, sinon lorsqu'il s'agit de la campagne de Flandre, car leur fils y est.

Bussy se lasse du monologue, consent à discuter de leurs intérêts particuliers : l'œil de la comtesse s'anime. D'un bleu très suave, ses yeux sont la partie la plus charmante de sa personne.

C'est une femme de bon sens.

Au dessert, elle sort fièrement ses cahiers, tenus en partie double, exacts à la virgule près, et se fait une joie d'en justifier chaque entrée, chaque sortie. Bussy n'y entend pas grand-chose. Elle lui explique comme à un enfant le pourquoi de ses manœuvres, et il lui expose ses propres soucis, puis l'écoute d'une oreille confiante jusqu'à l'heure de la sieste.

D'ordinaire, quand il est en Bourgogne et que leurs rapports se bornent à une correspondance mensuelle, elle lui épargne le détail des chiffres, le pas à pas des négociations, ne l'informant que de l'essentiel. Mais puisque le roi a accordé au comte de séjourner à Paris, et qu'ils sont à nouveau réunis sous un même toit, elle tient à lui faire partager ses bonheurs, à défaut d'autre chose. Devant sa minuscule écriture de clerc :

— Madame, lui dit Bussy, vous êtes un modèle de gouvernement. Je ne sais ce que nous fussions devenus sans vous.

On a desservi. Il va se retirer quand elle aborde le sujet de leurs enfants. Bussy se rassied. En cette matière les époux se serrent les coudes, se relaient, se secondent l'un l'autre.

De feu sa première femme, Bussy a donc eu trois filles :

Diane, religieuse à Paris, Charlotte, religieuse près d'Autun, et sa chère Louise, veuve de Coligny. De l'actuelle comtesse, il a eu Amé-Nicolas, un garçon, enfin ! Celse, qu'on destine à l'église, Marie-Thérèse, filleule de Mme de Sévigné, et la petite Éléonore, laquelle a clos la liste, car depuis sa naissance la comtesse a adopté pour la nuit un type de chemise que n'eût pas désapprouvé M. Vauban.

Il s'agit aujourd'hui d'établir la cadette, dont on a réuni la dot en empruntant sur celle de sa sœur de Coligny : douze mille écus ; et de trouver une charge au second des fils ; et de songer à remarier Louise : à près de trente ans, aimable comme elle l'est, dit Mme de Bussy — et son confesseur, à qui elle a présenté la chose, partage cet avis —, Louise ne saurait demeurer veuve.

Bussy se fige et ne dit rien.

Nous avons tous nos **tics** de langage. Mme de Bussy conclut volontiers ses phrases par la formule *autant que faire se peut*. Le verbe *faire* est essentiel à son vocabulaire. *Il faut faire ce qui est à faire*, dit-elle encore. Cela se comprend, car elle fait beaucoup.

Bussy la reprend en général sur ce pli qui lui paraît une faiblesse, comme le sont en général les habitudes ; il se vante de son côté d'avoir cassé la machine. Il ne peut s'épargner cependant de donner dans un travers semblable : le mot de grâce revient avec insistance sur ses lèvres comme sous sa plume, de même que celui de disgrâce qui en est l'autre versant. Bussy ne l'ignore pas ; cela date de certain séjour à la Bastille ; mais le moyen de se corriger tant que dure la disgrâce ?

Pour la cadette, le prétendant est M. de l'Isle, frère de Mme de Cauvisson. Négociation serrée. On a rabattu un peu les prétentions du père, l'affaire devrait aller bon train, mais quelques points restent encore à régler, quelques visites à faire, vous savez ce que c'est. Pour leur second fils, marquis de Chaseu, âgé de huit ans, il y aurait quelque bénéfice vacant qu'on lui pourrait obtenir ; une des abbayes

de M. d'Alby conviendrait à merveille. Bussy souscrit à cet espoir, opine, promet de se renseigner, de s'entremettre ; il écrira à M. de Pomponne, ministre et secrétaire d'État, au père de La Chaise, à son ami le duc de Saint-Aignan, qui ont l'oreille du roi. Voilà qui est bien.

— Quant à Louise...

Le visage de Bussy se ferme.

Mme de Bussy revient à la charge dans la soirée, puis deux jours plus tard, car elle passe le lendemain au tribunal, tandis que le comte fatigue les couloirs du Parlement pour ses propres affaires.

Bussy ne voit pas l'urgence du projet. Louise, dit-il avec impatience, n'est veuve que de quelques semaines, elle sort à peine d'une grossesse, et l'on voudrait lui imposer les désagréments d'une nouvelle union ? Il secoue la tête.

L'accouchement a fait souffrir sa fille plus que si elle avait été rouée : faudrait-il qu'on renouvelât le supplice ? Il entend encore ses cris ; il ne les supportera pas deux fois. Et puis, les maternités répétées rendent les femmes moins désirables, n'est-ce pas ? et conduisent à en faire moins de cas. La jeunesse, la beauté, la santé, la gaieté, tous ces biens précieux sont gâchés par les corvées du sexe. Non, non. C'est un chemin à se défigurer, tout le monde en convient : la bile remonte au visage ; langueurs, boursouflures, étiolement, Louise mérite meilleur sort.

Faisons la part des choses, dit Mme de Bussy.

Peine perdue. Le comte se lève, dissipant d'un geste le problème importun.

La chose le travaille cependant, durant la promenade, durant le jeu, de sorte qu'il y revient de lui-même, au moment de la toilette, comme pour se justifier, comme pour en finir :

— Songez à la délicatesse de ma fille, murmure-t-il. Imaginez-la en ménage. Elle est d'un tempérament froid, mais un mari a besoin de satisfaire sa lubricité, vous ne l'ignorez pas. Louise accomplira le devoir conjugal, pour payer sa

dette, et sacrifiera les agréments de sa jeunesse en donnant du plaisir sans l'éprouver.

C'est au tour de Mme de Bussy de rester songeuse.

Et de nouveau, le matin suivant, encore en bonnet :

— Les nécessités du jour lui rouilleraient l'esprit. La conversation réitérée, la platitude d'un époux médiocre lui dissiperaient le vif de son esprit. A la longue, celui-ci s'assoupirait.

Aurait-on, d'ailleurs, quelqu'un en vue ? La comtesse n'attendait que cette demande pour avancer son pion :

— Le comte de Limoges, dit-elle.

Au grand ébahissement de Bussy, elle ajoute qu'elle en a déjà parlé à Louise, qui ne l'a pas mal accueilli.

Charles-François de Rochechouart, comte de Limoges. Fils unique du marquis de Chandenier, emprisonné au château de Loches pour avoir embrassé le parti de la Fronde. Limoges a l'âge de Louise, à peu près. Comme elle, enfant d'exilé : cela rapproche.

Quelques années plus tôt, avant que Gilbert de Coligny n'entrât en lice, c'est à lui que Bussy voulait fiancer sa chère fille, mais à la condition que le jeune homme gagnât un procès contre des créanciers de son père qui le déclaraient obligé aux dettes. Souvenez-vous : le prétendant était pauvre. *C'est la faim et la soif ensemble.* Mme de Sévigné disait que Bussy n'était sensible qu'à la beauté du nom. C'est injuste ; Bussy aimait autant Limoges qu'il était touché par les malheurs de sa famille, reflet aggravé des siens. Fin, spirituel, vaillant. Mieux que cela : installé non loin de Semur-en-Auxois, le fiancé vivait à quelques lieues du château de Bussy-le-Grand ; Louise fût demeuré à proximité des siens, si bien que la séparation n'en eût pas été une : moindre mal.

Bussy s'était rendu à Dijon pour suivre en personne le procès du jeune homme, dont une issue heureuse était la condition de la noce. Le comte de Limoges avait perdu et s'en était allé servir en mer. Là-dessus le marquis de Coligny s'était déclaré.

Limoges ne déplaisait pas à Bussy, non ; mais cette volte-face de Louise ? N'écrivait-elle pas de lui à sa tante de Sévigné, quand l'affaire était rompue : « Le mérite est aussi petit que le nom est grand. Ajoutons à la petitesse du mérite, celle du bien et de la personne. Je ne sais si je trouverai mieux mais je sais que je ne saurais plus mal trouver. » Voilà qui était clairement dit.

Louise ne s'estime-t-elle pas quitte envers la société ?

— Qu'a-t-elle besoin de m'abandonner pour se cloîtrer dans un nouveau mariage ?

Limoges : sa situation, paraît-il, se serait améliorée. Il aurait des *espérances* du côté d'un frère de son père.

On entend le bruit d'une voiture roulant à vive allure sur les pavés de la rue. Un chant de femme, des coups de marteau sur une enclume, les cris de Paris, sur quoi Boileau a composé une satire.

Bussy regarde sa fille de dos, qu'on lui voudrait ôter. Il va l'interroger, ne sait par où débuter ses questions, décide d'attendre de se trouver seul à seule avec elle.

Louise porte la robe bleue qu'elle s'est fait tailler au sortir de ses couches. Un livre à la main, elle se tient bien droite dans le contre-jour de la croisée, et il aperçoit, coupée par la cascade des cheveux, le renflement lumineux de la chair qui s'abouche à l'épaule.

Il suffoque.

Des mouches tournoient dans l'air ; au-dessus de Paris, le ciel est à l'orage. Mme de Bussy transpire beaucoup aussi, quoiqu'on ait ouvert grand les fenêtres. Les personnes opulentes, constate le comte, ont souvent de ces moiteurs. Chez les dames, cela se remarque au creux de la gorge et sous les bras, tandis que l'homme sue plutôt du front jusqu'au col. Y aurait-il quelque morale à tirer de cette différence ?

5

C'est curieux, se dit Bussy, cet écart entre les projets formés dans l'enfance, lesquels se perpétuent dans l'âge mûr en dépit de toutes les vicissitudes, et notre situation réelle, dont nous ne sommes jamais entièrement convaincus. D'anciennes chimères subsistent, qui donnent l'appétit de vivre : des désirs gravés en nous comme dans le marbre, auprès de quoi c'est la réalité qui paraît un songe : on croit qu'il en est d'elle comme du mauvais temps dont on sait qu'il passe. Les déconvenues sont parfois amères, mais quelle grande chose que l'illusion !

Poussant plus loin la réflexion :

Il paraît que j'ai l'humeur double, deux visages, à l'instar du Janus romain, l'un tourné vers les noirceurs de l'hiver, l'autre résolument tendu vers les joies du printemps. Double, dit-on ; et en voici sans doute la cause :

Je me sens composé de projets, et certains me viennent de mon père, de ma lignée, comme si le temps me laisserait les accomplir ; je m'accorde toujours le pouvoir de changer de route, de défaire ce que j'ai fait la veille ou de peaufiner ce qui mérite de l'être, de même que le peintre rectifie d'un jour sur l'autre son ouvrage ; je me sens fort enfin des droits de la jeunesse, laquelle ne conçoit point l'irrémédiable. Or j'ai cinquante-huit ans, et toujours m'est devenu peu de chose ; or je perçois régulièrement, comme éveillé en sursaut, qu'on ne revient pas en arrière et que la vaste palette dont je me croyais doté s'est réduite à deux ou trois couleurs assez ternes. Ainsi je passe par des phases d'exaltation

et de désespoir, de légèreté et de pesanteur, de malice et de sagesse. On me dit soupe au lait. Double, assurément, mais qu'y puis-je ?

Vous faut-il un exemple ? Mes habits d'hier ne vont plus ; j'en prends conscience au moment de les mettre. Avant d'être remisé dans mes châteaux, j'avais la taille mince ; onze années sédentaires ont accumulé des graisses qui m'appartiennent assurément, mais qui ne correspondent guère à l'idée que j'ai de moi. Me voici svelte en pensée et épais de fait. Ma pensée et mes habits se contredisent, et c'est ma pensée que je crois.

6

Roger de Rabutin, comte de Bussy. Ses armes se voient d'azur, portant la croix d'or engrelée. Grande noblesse de Bourgogne, mêlée d'un peu de sang royal.

Il dit, sans qu'on sache comment il l'entend :

— Chez nous la gloire commence dans les langes.

Au physique, c'est un homme grand, gracieux, avec un double menton, l'âge aidant. Très soucieux de sa personne : bouclé au petit fer, la moustache fine soigneusement frisée. Les jambes ouvertes en compas, il bombe beaucoup le torse, et fait à tout moment bouger ses sourcils dans une moue de perplexité enjouée. Le visage large, noble, très peu ridé pour un homme qui est grand-père, l'œil brillant, les lèvres gourmandes, d'un modelé agréable. Très affable avec les dames, exigeant beaucoup des autres. On le dit vaniteux, libertin. C'est peut-être l'hérédité.

Il ne faut guère prier le comte de Bussy pour le faire discourir sur ses ancêtres. Il les connaît par le détail pour en écrire la généalogie, dans le même temps que ses mémoires. Cette marotte lui est venue dans un de ces moments d'incertitude où l'on court après ses racines. « Un de mes amusements, dit-il à sa cousine, c'est de recueillir tout ce que je puis trouver de nos pères. » Il invoque en tout premier lieu un Mayeul de Rabutin, sire d'Épiry et de Chaseu, dont il a découvert la mention dans une charte datée de 1118. Il nomme un Amé de Rabutin, lequel entrait dans la bataille en lançant des plaisanteries qui faisaient s'esclaffer jusque dans les rangs de l'adversaire. Cela s'appelle *rabutiner* ; on parle

aussi de *rabutinage*, de *rabutinade* ; tous les Rabutin, paraît-il, en font grand cas.

Derrière son éventail, Mme de Macé n'en perd pas une miette. Elle ne connaissait le comte de Bussy que de réputation. Dans le temps qu'il prenait le chemin de la Bastille, elle apprenait son catéchisme au couvent. Comme tout le monde elle a lu l'*Histoire amoureuse des Gaules*, motif du grand scandale qui a causé la disgrâce. Le voici à quelques pas de sa chaise, en chair et en os. Quand il s'interrompt, parce qu'on sert des limonades, c'est elle qui le prie de poursuivre.

Il fait cette fois un peu de manière, invoquant qu'il risquerait d'ennuyer, que ces choses ne peuvent intéresser que ceux qu'elles concernent, mais il poursuit.

Il y eut aussi un Claude de Rabutin, dit-il, tué à la bataille de Marignan. Avant de servir François Ier, il faisait l'enchantement de Louis XII, si bien qu'un chroniqueur n'hésitait pas à dire qu'il gouvernait l'humeur royale. Sa lance ne supportait pas qu'on eût quelque avantage sur elle. Il faut imaginer dans le feu de l'action cette belle *furia francese*. Et Bussy de citer :

Devant lui tout se fend,
Il entre au beau milieu sur son cheval piaffant.

Sur ses lèvres, les vieux papiers de famille deviennent épopée. Il forme ses phrases aisément, avec naturel et couleur. La vivacité du style importe moins cependant à Mme de Macé que les regards enveloppants dont elle s'imagine être l'objet. Il lui semble que M. de Bussy, délaissant le reste de l'auditoire, ne s'adresse qu'à elle, et que les exploits qu'il relate s'entendent à double sens. Mars et Vénus ont toujours fait bon ménage.

D'âge en âge, les seigneurs de Rabutin n'ont cessé de s'illustrer par le courage et par l'esprit, elle veut bien le croire. Une race solide, hautaine, turbulente, pleine d'appétits, c'est ainsi qu'elle se les figure. Ceux qui les disent fanfarons sont détrompés à grands coups d'épée. Très jaloux

de son honneur, Celse de Rabutin se bat en duel en petits souliers à mules de velours noir. Dix-huit rencontres à l'actif de Christophe de Rabutin, lequel n'est tué qu'à la chasse. Il y a pourtant dans la famille une abbesse canonisée, Jeanne de Chantal, proche de saint François de Sale. Elle avait gravé sur son sein gauche, au fer rougi au feu, le nom de Jésus en lettres hautes d'un pouce ; ses baisers soignaient les lépreux, mais elle ne dédaignait pas non plus les railleries et n'était guère en reste de *rabutinade*.

— Voyez-vous maintenant ce que c'est ?

Mme de Macé le voit très bien. Le comte de Bussy est Rabutin par la branche cadette ; sa cousine de Sévigné, née Rabutin-Chantal, appartient à l'aînée. Il n'en apparaît pas moins un représentant exemplaire de cette mémorable maison. Roger de Rabutin, comte de Bussy... Jusqu'où ira la galanterie ? Elle fait des mines et pince les lèvres pour les rétrécir, parce qu'on lui a dit une fois, ce que confirme le miroir, qu'elle a la bouche un peu large.

Bussy, dont la mémoire semble prodigieuse, rappelle comment Philippe de Commynes qualifiait l'un de ses ancêtres, tué au combat du pont de Beauvais : *Très gentil chevalier pour ses beaux et adornés mots, le plus sage, le plus courtois qu'on ait su en Bourgogne ou qu'on sût nulle part.* Ce pourrait être le portrait du comte ; n'a-t-il pas un même tour d'esprit ? quant à la bravoure, n'a-t-il pas eu l'honneur, dans les temps douloureux de la Fronde, de mettre en déroute le prince de Condé, à la bataille des Dunes ? De combien de duels a-t-il réchappé ? On connaît son histoire.

Là-dessus il fait le modeste, puis se tait ; et Mme de Macé, qui a la tête pleine de corps couturés et d'épigrammes jaillissant d'un entrechoquement de lames, Mme de Macé n'aperçoit pas comment le relancer sans montrer son penchant. D'ailleurs la conversation roule bientôt sur un autre sujet. Toujours la Brinvilliers. Décapitée et brûlée, l'empoisonneuse vit mieux que jamais dans les esprits.

Des ruines parmi les arbres.

Il y avait dans le comté de Charolais une forêt au milieu de laquelle se trouvait une espèce de marais où l'on apercevait les reliefs d'un vieux château qu'on continuait d'appeler le château des Rabutin. C'était le berceau de cette famille : Bussy-Rabutin, Rabutin-Chantal.

Le comte de Bussy ne manque pas de succès.

Mme de Macé le fixe dans l'espoir que, se sentant observé, il comprenne qu'il intéresse, et qu'il lui prodigue à nouveau ses attentions. Il n'en est rien. Il parle à d'autres dames, à M. Benserade, à M. Voiture.

On l'invite, les dames lui écrivent, lui faisant mille promesses, car il reste étrangement à la mode malgré sa longue absence. En vérité, après un moment d'exaltation compréhensible chez ce mondain longtemps privé du monde, le comte de Bussy sort peu de chez lui, quoi qu'on puisse en dire, comme si la vie de Paris l'étourdissait et qu'il n'en pouvait prendre qu'à petites doses. Il doit être en cela pareil au convalescent qui, à force de garder la chambre, éprouve de la peine à s'en extraire. Personne ne lui connaît de nouvelle maîtresse. Le désir lui en est peut-être passé.

Une dame, qui se plaignait qu'il ne lui eût pas encore fait visite, disait que le roi avait grand tort de lui avoir permis de venir à Paris, puisqu'il en usait si mal. Le voyant enfin chez elle :

— Tous vos amis grondent contre vous, monsieur.

Les hommes ne semblent pas moins le courtiser, on dirait que son prestige s'est accru dans sa retraite. Les loisirs ne lui y ont pas fait défaut, il est vrai, pour versifier et augmenter ses lectures. L'abbé de Brosse, comme les pères Bohours et Rapin, l'ont en si haute estime qu'ils le disent volontiers oracle en matière de lettres. Ces jésuites eussent bien voulu, dit-on, qu'il répondît en leur nom aux *Provinciales* de Pascal ; il eût, selon eux, magnifiquement défendu les vues de leur ordre, et le parti janséniste se le fût tenu pour dit. Bussy a refusé le combat, s'estimant peu qualifié pour les choses de la religion. « Ah ! Certes, mes Révérends, vous nous conduisez en Paradis par de plus beaux chemins que ces messieurs de Port-Royal. Mais Pascal ne sera jamais

réfuté. » Serait-il devenu sage ? Quand on lui demande sa philosophie, il prétend appliquer le précepte de Salomon : *Bien vivre et se réjouir.*

Certains le croient sincères ; d'autres, non.

M. de G. assure que s'il sort peu, ce n'est ni par crainte de contrevenir aux ordres du roi, ni parce qu'il préfère la compagnie de sa grosse épouse, ni parce qu'il cultive son jardin, mais par peur de se heurter à l'inimitié de tous ceux à qui il déplaît. La belle-sœur de Louvois, le ministre le plus influent de Sa Majesté, n'a pas daigné l'autre jour lui adresser la parole. D'autres affronts lui ont été faits, que son orgueil supporte mal. Pourtant il semble provoquer à l'envi les disputes. Ne parlons pas de Mme de la Baume ; entre-t-elle dans un salon, Bussy se croit forcé d'en partir. Mais quand, l'autre jour, Mme de Montalais l'a interrogé sans malice sur ses conquêtes amoureuses, il a eu le front de s'emporter comme une pucelle dont on conteste la vertu. Depuis cet incident le boulevard Saint-Germain le bat froid.

— Bussy ? Une antiquité : une acropole, une pyramide.

Sa fille de Coligny est d'une autre espèce. Elle suscite un emballement sans partage, quoiqu'elle soit d'apparence timide et un peu rustique. On aimerait que sa voiture la promène plus souvent au faubourg, qu'elle nous fasse davantage de visites ; elle y gagnerait des admirateurs. Cette veuve est une charmante personne. Tout le portrait de sa mère, feu la première comtesse de Bussy. Figurez-vous un tendron qui ne serait plus si jeune, le teint uni, beaucoup de cheveux châtains et bouclés, les prunelles d'un bleu profond, de l'allégresse, de la simplicité, de l'étonnement dans le sourire, une fraîcheur enfin dont on n'a plus l'habitude à Paris. M. de W. a dit à son sujet : *une camarade de jeu dont on brûle malgré soi de faire sa maîtresse.*

— Pourquoi ce *malgré soi* ? a demandé l'abbé de P.

— Parce qu'on aperçoit de loin toute la difficulté de l'entreprise.

Bussy réussit très bien les filles, tout le monde en convient. Il les aurait instruites lui-même, leur apprenant